

UNE EXCURSION

DANS

l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite).

Voici maintenant quelle est, à peu près, la vie à la fazenda : comme on ne veille pas tard, on se lève de fort bonne heure, et chacun se livre le matin à ses travaux préférés. Un repas copieux d'aliments variés réunit la famille vers dix ou onze heures ; longtemps on reste à table à deviser et à rire ; puis, mollement étendu dans le hamac qu'un négrillon balance ou dans la chambre obscure qu'on a humectée de parfum, chacun laisse écouler les heures chaudes du jour dans l'abandon d'une longue sieste. Puis on monte ses mules, et l'on va se promener, chasser, visiter la forêt, inspecter les travaux ; enfin, on dîne à six ou sept heures, et l'on va prendre au dehors ou sous la véranda les savoureux fruits du pays et le café indigène que rien ne saurait remplacer. Il est à remarquer que, dans ces climats tropicaux, le café, pas plus que le thé vert, ne produit sur les nerfs aucun effet sensible ; ces boissons semblent plutôt commandées, et se consomment impunément et même agréablement en grande quantité.

Un autre caractère du sans-*façon* des planteurs, c'est la simplicité extrême, peut-être même exagérée de leur mise. Il est vrai que chez eux tout conspire contre la conservation des vêtements ; et puis la grande chaleur n'en permet que de légers : le tailleur est loin et le fazendero, qui est rivé à ses terres, ne se rend en ville que pour y négocier les plus graves affaires. A le voir sous son grand panama, en pantalon de toile et en veston fripé, nonchalemment assis sur sa mule paisible, on le prendrait pour un bon villageois, si la richesse du harnachement de sa bête, si sa cravache et ses éperons d'argent ne venaient révéler une origine plus noble ou une aisance plus grande.

Malgré cette vulgarité et en dépit de dehors si simples, le planteur, a presque toujours les idées larges et grandes ; il aime à agir en seigneur. Un jour, je me trouvais l'hôte d'une fazenda qui exploitait autant la canne à sucre que le café... Si je n'ai pas encore parlé de la canne à sucre, c'est que je suppose suffisamment connus ces vastes champs plantés de grandes tiges, qui rappellent à la fois le maïs et le jonc, quoique les dépassant ordinairement de taille. Ce n'est qu'un reste qu'un produit assez secondaire au Brésil, car la fabrication du sucre se réduit à peu près au pressage de la canne. Cette opération n'offre aucun intérêt, mais rien n'est suave et délicieux, selon moi, comme la canne cueillie, fendue et savourée sur place. Mais je reprends... Je faisais donc un court séjour dans une plantation de sucre et de café ; la chasse surtout absorbait la plus grande partie de mon temps ; j'avais découvert deux beaux lacs séparés par une petite colline toute hérissée de cannes, pleins d'herbes et de joncs que fréquentaient alors de grands

vois de canards. Chaque jour j'en tirais quelques-uns ; mais ce n'était qu'au prix de très-fortes fatigues ; car il me fallait les poursuivre sur un terrain marécageux et malsain, et, au premier coup de feu, tous s'envolaient, passant d'un lac à l'autre. Or, un matin, une heure avant le jour, me voilà subitement éveillé par mon hôte qui, d'un air de mystère, me dit : " Levez-vous ; nous allons chasser les canards. " Je le suis : dans la cour, nos mules étaient sellées, et, sous la véranda, un nègre à l'éternel sourire offrait, sur un plateau d'argent, les primeurs d'un café brûlant. Nous partons : quand parut le jour, je me trouvais posté au sommet de la colline, attendant, caché dans les cannes. Un coup de sifflet retentit : bientôt passe au-dessus de moi la bande des canards. Je fais feu : j'en abats ; et l'excellent planteur, qui paraît enchanté, vient à moi et me dit : " C'est bien, ne bougez pas ; seulement, retournez-vous. " Alors, nouveau coup de sifflet, presque aussitôt suivi d'un nouveau passage de la bande. A chacun des deux lacs, le maître avait, de bonne heure, envoyé ses esclaves, et cinquante d'entre eux, postés aux alentours, devaient, au coup de sifflet, provoquer le départ des canards. Je pris un vif plaisir aux quelques heures que dura ce royal passe-temps ; puis, chargés du butin, nous rentrâmes gaiement.

Le gibier, au Brésil, est très-abondant ; mais le trouver n'est pas facile : d'immenses et d'impénétrables forêts lui donnent sur le chasseur un avantage marqué. Je viens de parler de la chasse aux oiseaux [rien qu'en perroquets, perruches et toucans, on peut faire nombre de victimes] ; on chasse aux chiens courants la *paca* : ce singulier animal est le lièvre du pays ; serré de trop près, il gagne le bord de l'eau et là plonge ou se terre. On poursuit de la même manière le sanglier, le peccari. Citons enfin le fameux tapir, qu'on rencontre rarement, et l'once ou tigre du Brésil. Combien de fois ai-je vainement couru à leur poursuite ? En revanche, j'eus plus de succès dans des chasses d'un genre différent, celle des chiens sauvages, animaux plus affreux que dangereux, et celle des singes. Un jour, j'en tirai un de la taille d'un enfant : ses chairs nous firent, le soir, un rôti peu délicat. Une autre fois, durant un tour de chasse en forêt vierge, j'abattis un gros serpent boa de trois mètres de long, dont j'avais eu l'effroi de faire la rencontre, et qui, se dressant devant moi sur un sentier, paraissait décidé à m'y barrer le passage. Je chassais aux perruches et n'étais malheureusement armé qu'à petits plombs : quelques mètres seulement me séparaient de mon redoutable adversaire ; rappelant tout mon sang-froid, je le visai à la tête, sa partie sensible : il tomba.

Ne serait-ce pas ici le moment de faire sur les serpents une petite digression, puisque le Brésil est, à juste titre, réputé leur patrie ? Pauvre pays, qu'on ne se figure de loin que tapissé de singes et pavé de reptiles ! Moi-même, en débarquant, je m'étonnais, j'en conviens, de ne pas rencontrer des quadrumanes partout, de ne pas écraser, à chaque pas, des serpents. Par bonheur, ils se tiennent chez eux ; et si le nombre de ces derniers surtout est considérable au Brésil, je dois dire toutefois qu'ils ont pour eux assez d'herbes et de forêts, et qu'il faut le plus souvent les chercher pour les voir. Sans doute, quelques-uns sont des plus dangereux : ils ne se laissent pas marcher sur la queue ; mais il est